

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 17

Artikel: Giboulées d'Avril
Autor: d'Anjou, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255189>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Maxim Gorki (portrait p. 129)

Tout le monde lettré s'est beaucoup intéressé au sort de ce grand contemporain, l'auteur de l'« Asile de nuit », qui prenant à cœur la misère et les souffrances du peuple russe, se présenta auprès du ministre de l'Intérieur afin de lui soumettre des projets de réforme.

Maxim Gorki, le poète favori de la nation russe, si spirituel et si aimé, est parti de la classe la plus basse du peuple ; il dépeint dans ses œuvres d'une main de maître la misère des habitants de sa patrie. Gorki ou Alexis Pleschkoff (son véritable nom) a fait lui-même de la manière suivante l'esquisse de sa carrière : 1878, apprenti cordonnier ; 1879, apprenti chez un dessinateur ; 1882, laveur de vaisselle à bord d'un vapeur ; 1883, boulanger ; 1884, propriétaire d'un petit immeuble ; 1885, boulanger pour la seconde fois ; 1886, choriste dans une troupe ambulante ; 1887, vendeur de pommes dans les rues ; 1888, candidat au suicide ; 1889, copiste chez un avocat ; 1891, piéton à travers la Russie ; 1893, employé de chemin de fer ; 1894, écrivain. Cette année-là parut son premier roman qui fonda sa réputation. Déjà auparavant en 1898, Gorki avait causé une sensation immense par ses écrits. Arrêté et envoyé dans le Caucase, il fut mis en liberté grâce à l'intervention de ses amis. Madame Gorki, née Wolfin appartient à une famille noble de riches propriétaires fonciers qui a donné nombre d'officiers à l'armée. Elle est très gracieuse, blonde, aux yeux grands et expressifs, de stature élancée. Elle a une culture intellectuelle très développée et un caractère excellent qui subjugue chacun. Maxim Gorki fit la connaissance de sa future épouse à Saratof alors qu'il était rédacteur du feuilleton d'un journal auquel M^{me} Gorki collaborait aussi. De leur union sont nés deux enfants ; un garçon, Maxim, âgé de sept ans, et une petite fille Jekaterina, de quatre ans.



Giboulées d'Avril

Ce n'était plus un jeune ménage, mais c'était encore un ménage d'amoureux ; autour de leur table élargie, il y avait déjà une joyeuse bande de fillettes aux yeux rieurs, malicieux, ouverts sur l'avenir comme sur une chose enviable et bonne.

Le père s'appelait Henry et la mère Jane. Tous deux s'entendaient à merveille, plutôt camarades et amis des enfants que parents sermonneurs.

On s'adorait dans cette famille. Foi et confiance semblaient sa devise. Un confortable appartement aux Champs-Élysées lui servait de nid. Jane, très gaie, en pleine maturité attractive, s'était composé un entourage d'amis choisis hors des banales relations mondaines.

Henry, qu'un léger travail de Bourse emmenait chaque jour au dehors, rentrait le soir avec une joie toujours renouvelée dans son attrayant intérieur où c'était la paix, le repos, sans ennui.

Une fois cependant — quelle vie n'a de nuages — il revint tôt au logis et s'installa sans rien dire pour un travail pressé dans son cabinet ; de là, à travers la cloison mince, il entendit le rire perlé de sa femme en conversation avec un visiteur.

D'abord, il sourit ; puis il s'agaça et finit par se lever, jetant sa plume de rage, pour commettre cette ridicule action de s'agenouiller derrière la porte et de regarder à travers la serrure.

Seulement il ne vit rien que la soie rosée d'un petit paravent. D'ailleurs, le bruit avait cessé, la porte du vestibule était ouverte, puis refermée, et Jane appelant l'aînée de ses filles se mettait avec elle au piano.

A présent il y avait un petit diabolin dans la cervelle

d'Henry : écrire quoi que ce soit lui devenait impossible ; alors il alla, guidé par sa folie, jusqu'à la chambre de sa femme, nid élégant où ses habitudes d'homme heureux l'amenaient toujours avec tant de joie. Cette fois, c'était un regard soupçonneux qu'il promenait autour de lui. Sur le petit bureau d'oranger, la clé reposait confiante, aucun tiroir ne recélait de mystère ; au fond d'un coffret gisaient des lettres nouées d'un ruban. Henry eut un battement de cœur : d'une main tremblante, avec des précautions de voleur, il dénoua l'attache, une sueur au front : c'était son écriture... c'étaient ses lettres...

Il revint dans la salle à manger claire : tous étaient réunis, on se mit à table. La préoccupation qu'il voulait cacher et le nuage d'angoisse qui voilait son regard n'échappa à personne :

— Père, qu'as-tu ?

— Rien, chérie, un peu de migraine.

Et soudain, il demanda à sa femme :

— Tu as eu des visites aujourd'hui ?

— Pas une.

— Tu es sortie :

— Non.

— Qui donc était avec toi quand je suis rentré ?

— Mais, personne.

— Jane !

Sa voix était étrange, elle s'étranglait presque dans un sanglot :

— Mon Dieu ! mon ami, qu'as-tu ; mais tu souffres, il t'es arrivé quelque chose aujourd'hui ?

— Rien, rien ; ne faites pas attention, je vous prie.

Mais le dîner était devenu silencieux, une ombre planait et les fillettes, à peine au dessert, vinrent embrasser leur père pour gagner le nursery où elles pourraient à l'aise rire et jouer.

Alors, quand elles furent loin, Jane vint s'asseoir près de son compagnon de toute la vie et mettant calmement la tête sur son épaule :

— Qu'as-tu ?

Mais lui, habituellement si tendre, restait silencieux, un mauvais germe au cœur. Tout à coup, il se tourna brusquement vers elle et d'une voix dure à l'accent inconnu jusqu'à ce jour :

— Qui était là quand je suis rentré ?

— Personne ; enfin pourquoi veux-tu que je te cache une visite ?

Il s'éloigna découragé, tandis que Jane, froissée, prenait sur un plateau, présenté par un domestique, une lettre à son adresse.

Elle la lut d'un regard et, calme, la jeta dans le foyer.

Henry eut un mouvement rapide comme pour saisir au vol le papier ; mais il rencontra fixé sur lui le fier regard de sa femme :

— Jane, cette écriture est d'un homme ?

— Oui.

— Son nom ?

— Tu ne le connais pas.

— Ah ! tu dira la vérité, par exemple ; on ne joue pas avec le feu, mon enfant.

Elle se détourna. Un fou rire la gagnait ; mais c'était trop drôle, Henry jaloux ! Maintenant ! Comme si dix ans de tendresse ne l'avaient pu convaincre ! Jamais il n'avait eu ce mauvais regard, jamais cette brutalité ; quelle bour-

donnante mouche l'avait donc piqué ? Ah ! pensait-elle, tu cherches à me faire une scène, mon vieil ami ; nous allons alors nous mettre à jouer la comédie tous deux.

A présent, elle revenait vers lui, et bien en face, les yeux dans les yeux.

— Tu me soupçonnes ?

Lui, la voyant audacieuse, résolue, implora :

— Dis-moi qui est venu cet après-midi ?

— L'accordeur de piano.

— De qui est cette lettre ?

— Du dentiste pour un rendez-vous.

— Mais la preuve ?

— Ah ! la preuve, mais elle est dans ma vie. Est-ce que je mens, moi !

Il ne répondait pas, anxieux, toujours réfléchissant : on ne rit pas avec un accordeur de piano, on ne brûle pas si vite une lettre d'affaires ; sa colère le reprit surchauffée par l'angoisse de la réflexion.

— Si c'était ! vois-tu, Jane je te tuerais !

Cette fois, elle éclata de rire :

— Mon cher, tu as manqué ta vocation, je te découvre en ce moment un véritable talent dramatique ; ce que tu as bien dit cela : je te tuerais ! Ce mot, cet accent, mais c'est une fortune !

— Tu railles ; ce n'est guère l'heure, je te jure.

— Veux-tu que je pleure ? non, je ne saurais ; c'est drôle, une scène, ça rompt la monotonie des jours, et puis, vois-tu, cette idée-là qu'on court un danger, c'est neuf, c'est excitant ; vraiment, tu me piques au jeu.

— Jane, je ne te reconnais plus.

— Tu mets dans notre vie un nouveau jour, je l'accepte ; il te plaît de me dire d'insultantes choses, je m'en moque. C'est encore mieux, va, que de me désespérer ou d'écouter pour tout de bon la consolation venue du dehors.

— Oh ! ne parle pas ainsi, je souffre et tu ris ; ne serait-il pas plus loyal et plus digne d'expliquer franchement ce qui est sans doute un malentendu ?

— Non. Cent fois non. Je ne descendrai pas jusque-là. Je croyais avoir consacré le droit au respect, à l'amour, à la sécurité, et froidement, sous un prétexte futile, tu viens m'accuser. Non, j'ai dit vrai, je n'ajouterai rien, cette lutte me fatigue d'ailleurs, bonsoir.

Elle allait partir, un papier glissa à terre : c'était l'enveloppe de la lettre. Henry vivement s'en empara. Elle étendit la main :

— Si tu regardes, si tu doutes, si tu oses encore garder un soupçon, je te jure, Henry, que je ne te pardonnerai jamais. Allons, un bon mouvement, jette au feu ce papier sans le lire.

Il hésitait, maintenant honteux. Elle revint souriante :

— Cette enveloppe à laquelle je n'avais pas pensé quand tu me demandais la preuve, cette enveloppe en est une réelle ; il y a dessus un cachet où sont gravés ces mots : « Institut dentaire ». Je te le dis, crois-moi, mais si tu regardes... adieu.

Un combat intime se livrait dans le cœur d'Henry, elle voyait son angoisse ; un peu de pitié lui vint, noyant sa rancune et elle tendit la main.

Il la saisit, l'attirant passionnément contre lui pendant que doucement, elle défroissait le papier pour lui mettre sous les yeux... la preuve.

— Pardonne ! soupira-t-il.

Et de ses lèvres pures, elle lui rendit son baiser.

René d'ANJOU.

POUR LES ENFANTS

L'ŒUF DE PAQUES

Chronique — Monologue

Oh ! que je suis heureuse ! figurez-vous que ma chère marraine m'a donné à choisir un œuf de Pâques ! pas un œuf en sucre ou chocolat, non ; je suis trop grande, mais un cadeau pouvant tenir dans un œuf... J'ai d'abord pensé à une bague ! ce serait très joli d'avoir aux doigts des cercles brillants... mais on m'a assuré que la première bague d'une jeune fille doit être sa bague de fiancée...

Alors j'ai songé à des boucles d'oreilles. Mais voilà !... je n'ai pas les oreilles percées et je ne voudrais pas qu'on me fit du mal... on a beau dire qu'il faut souffrir pour être belle, je ne suis pas de cet avis-là... Restait une montre, j'en possède plusieurs ! — ou un bracelet... c'est gênant et prétentieux. Que pourrais-je bien demander comme œuf de Pâques ? — J'y suis ! j'ai besoin d'une ombrelle car j'ai oublié la mienne dans le tramway ! — Non ! sottise que je suis ! c'est trop long pour entrer dans un œuf, car une ombrelle ne se plie pas comme un télescope...

Demanderais-je le roman nouveau ? ou des bonbons desquels je suis très friande ? Ma foi, non !... eh bien c'est encore difficile de demander quelque chose de petit dont on ait besoin... Un dé ? un crochet ? une breloque ?... mieux vaudrait recevoir quelques pièces d'or ; je pourrais ainsi m'acheter quelque friandise ou un joli colifichet...

Mais à quoi pensais-je ? avec un peu d'argent, je puis exaucer le désir qu'exprimait devant moi l'autre jour ma chère amie Laurette... ma compagne de couvent, orpheline, pauvre petite !... elle me disait que son vœu le plus cher serait d'avoir le portrait de sa pauvre mère en miniature, comme cela elle pourrait le porter à son cou, et cette chère image la protégerait, disait-elle... Quelle belle surprise pour elle que d'avoir, pour Pâques, ce médaillon si convoité... et quelle joie pour moi que de le lui offrir.

C'est cela ! me voilà tout heureuse d'avoir enfin trouvé un œuf de Pâques... L'égoïsme me conseillait des futilités, la vanité des bijoux, la gourmandise des friandises... Mais je me sens le cœur plus léger maintenant que je sais le cadeau que je vais demander à ma marraine !

Faire un plaisir à ceux qu'on aime

C'est s'en procurer à soi-même.

Ce vieux dicton n'a rien de neuf

Mais il pourra remplir mon œuf !

LUCIOLE.

NOUVELLES A LA MAIN

Au restaurant, sur le boulevard des Italiens :

Un gommeux est attablé devant un énorme plat de grenouilles, sauce poulette.

Entre un ami.

— Quelle idée de manger ça !

— Pas un mot ! Je viens d'être nommé caissier à la Banque d'escompte : je me prépare à mes nouvelles fonctions.